

Pour une grammaire de la ville. Approche ethnographique des pratiques piétonnières en milieu urbain

Capucine Lebreton

*École normale supérieure de Lyon
(« Lettres et sciences humaines »)*

RÉSUMÉ. — Marcher en ville demande une attention constante à l'environnement ainsi qu'aux autres marcheurs. L'observation des piétons dans le centre-ville lyonnais est l'occasion de mettre en relief les moyens qu'ils utilisent pour se signaler, appréhender les déplacements d'autrui ou coordonner leurs mouvements avec ceux d'un tiers. Par une réflexion sur les "signes du lien" et une modélisation des relations entre passants, l'espace urbain prend la forme d'un vaste procédé de communication, texte ouvert où les pieds des passants inscrivent en leur langage des répliques qui s'enchaînent et se répondent.

L'anthropologie n'a pas pour unique objet l'étude des civilisations exotiques : les gestes de notre vie quotidienne réclament eux aussi une lecture anthropologique, qui révèle une complexité insoupçonnée. Le comportement des hommes en société ne va pas de soi ; de même qu'un rôle de composition, il vise à informer les autres sur soi autant qu'à manipuler l'impression donnée : telle est la thèse exprimée par Erving Goffman dans l'introduction de *La mise en scène de la vie quotidienne*¹. À cette thèse se rattache l'idée que les gestes et les attitudes s'organisent en un langage conventionnel, destiné à transmettre de façon muette les informations qui permettent le bon déroulement de la vie urbaine. La présente étude² constitue une tentative d'application, de

¹ Erving Goffman (trad. 1973). *La mise en scène de la vie quotidienne, t. 1, La présentation de soi*. Paris : Minuit, coll. « Le sens commun », 256 p. Voir aussi Michael Wolff, « Notes on the Behavior of Pedestrians ». In Arnold Birenbaum & Edward Sagarin (sous dir.), 1973, pp. 35-48. *People in Places : The Sociology of the Familiar*. New York : Praeger.

² Ce travail a été mené dans le cadre d'un séminaire sur le thème « Marcher, attendre, observer en ville » qui s'est tenu à l'ÉNS « Lettres et sciences humaines » de Lyon en 2000-2001, sous la direction d'Yves Winkin auquel je

...

ce côté de l'Atlantique, de l'idée de communication comme processus global développée par les anthropologues de la seconde école de Chicago, en cherchant à distinguer chez les passants d'un centre-ville commerçant des règles de conduite permettant d'établir un "code de circulation" propre à un lieu particulier.



Figure 1

Entre la Gare de Lyon-Perrache et la place des Cordeliers, sur la presqu'île lyonnaise, se trouve une longue coulée piétonne, bordée de commerces, qui naît avec la rue Victor-Hugo et se prolonge vers le Nord par la rue de la République (Figure 1). Ce lieu public, où l'on passe et où l'on flâne, constitue un lieu privilégié pour observer les usages piétonniers en milieu urbain. L'observateur peut en effet facilement se mêler aux passants, les suivre à peu de distance pour les observer alors qu'ils marchent, ou se tenir à quelques pas derrière eux lorsqu'ils s'arrêtent devant des vitrines, en prenant simultanément des notes et des croquis. Cette technique d'observation camouflée, à l'œil nu, impose des plages d'observation n'excédant pas deux heures afin que l'attention ne soit pas émoussée, et suffisamment espacées (une à deux séances par semaine dans le cas présent) pour éviter de ne noter chez les passants du jour que les comportements observés chez ceux de la veille. Ainsi peut-on surprendre des attitudes spontanées, chez des personnes qui ne se savent pas observées.

1. Marcher ensemble : la coordination des trajectoires

Déambuler en compagnie d'une autre personne est une activité qui dépasse le simple fait de marcher. En effet, un passant au sein d'un couple doit assumer des tâches relatives à celui-ci : s'il parle avec son compagnon, son attention va à la fois à la conversation qu'il alimente et

...

tiens à exprimer ici toute ma gratitude pour son écoute et ses conseils toujours enrichissants.

à la trajectoire qu'il surveille. En règle générale chacun des membres du couple doit, en même temps que son "travail" de coureur de rue, faire du couple une unité relativement fermée à l'*extérieur* en face duquel elle se définit. Certains comportements (outre les paroles échangées) créent des liens de communication entre les deux parties, permettant à un couple de passant de fonctionner comme une seule unité véhiculaire.

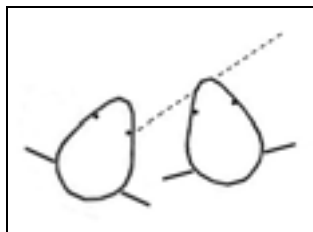


Figure 2

Notons tout d'abord l'importance de l'orientation du visage. La *Figure 2* matérialise les regards de deux promeneuses, marchant du même pas, et n'échangeant pas de paroles. L'angle des visages légèrement tournés vers l'intérieur du couple permet au regard d'observer les vitrines en glissant le long du visage de l'autre, pris comme relais. Les promeneuses concilient ainsi l'observation de l'environnement et la récolte d'informations sur la trajectoire ou sur l'humeur de leur accompagnatrice. Leur regard est centrifuge par rapport au couple, mais la compagne est prise en compte dans le champ de vision : grâce à ce lien ténu, l'espace entre les passantes ne varie presque pas. Être à deux impose ici une modification infime de l'attitude générale, mais permettant la solidarité du couple par la prise permanente de renseignements sur l'autre.

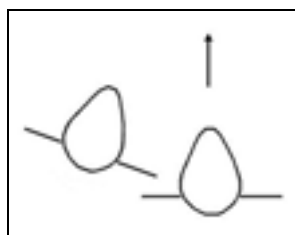


Figure 3

La consolidation d'une unité véhiculaire à deux peut amener des dispositifs bien plus complexes, jusqu'à un véritable partage du travail, comme chez deux promeneurs masculins (*Figure 3*). Une nette dissymétrie apparaît entre les deux membres du couple. Les deux hommes ne marchent pas de front, l'un est situé en retrait par rapport à l'autre. Celui qui se trouve à l'avant est légèrement tourné vers l'arrière, et parle à son compagnon en faisant force gestes des mains ; le second, beaucoup moins loquace, a les épaules face au sens de la marche et regarde

le sol quelques mètres devant lui. Le dispositif liant les deux hommes l'un à l'autre est par ailleurs très fluide, permettant la coordination libre des mouvements. Il s'établit principalement au niveau des épaules : celles-ci se chevauchent dans le sens de la marche et ne s'éloignent jamais de plus de trente centimètres. On peut attribuer à chacun des deux hommes un rôle distinct dans le couple : alors que le premier maintient la convivialité du groupe envers et contre sa mobilité, le second est attentif au chemin¹. L'homme qui parle, et ne regarde pas vraiment où il met les pieds, trouve chez son compagnon des informations sur la trajectoire à suivre : orientation et vitesse des pas, portée du regard. Les pas des deux passants sont coordonnés, et plutôt lents. De ce fait, le premier reçoit les informations transmises par l'attitude du second à temps pour modifier sa trajectoire en conséquence, sans que ceci nécessite un échange verbal.

Le couple de marcheurs forme une seule unité véhiculaire où l'un assume un rôle cérémoniel², soulignant l'intimité privilégiée du couple et sa fermeture à l'environnement, et l'autre un rôle moteur, guidant les pas des deux hommes à travers les obstacles de la rue. Un couple de promeneurs échange donc deux types d'informations. Les unes ont pour objet le couple lui-même, et sa cohésion interne ; elles sont principalement transmises par voie verbale ou par des expressions faciales. Les autres concernent l'insertion et l'évolution dans l'environnement spatial, et ont un champ d'expression plus vaste puisque l'attitude corporelle est intégralement prise en compte. Au sein de l'unité s'opère une "division du travail" sans subordination, qui s'exprime dans une dissymétrie spatiale du couple.

2. Les solitaires, émetteurs de messages sans destinataire

On pourrait donc estimer qu'un piéton se déplaçant seul a une tâche simplifiée par rapport à celui qui évolue au sein d'un groupe, car il n'a à

¹ Cette division peut, pour plus de clarté, être rapprochée de celle entre syntaxe et sémantique. Le sens global, qui assure la continuité sémantique (ou d'esprit) entre tous les segments d'un texte, correspondrait au rôle de convivialité, et la syntaxe, qui travaille de façon linéaire avec les accidents du langage en choisissant les constructions et les termes appropriés, au rôle moteur. L'intérêt de cette comparaison n'est pas son dualisme, mais au contraire le lien intime et réciproque qui existe entre le sens général d'un objet linguistique et le travail syntaxique dont il est le produit.

² Cf. Erving Goffman. *Op. cit., Relations en public t. 2*, ch. III : « Les unités de participation ». Goffman remarque chez les membres d'un groupe de personnes un ensemble de comportements particuliers qu'il appelle « *signes du lien* », visant à souder spatialement le groupe, à éloigner les personnes qui n'en font pas partie. Ces gestes particuliers sont interprétés comme un rituel de célébration du groupe.

se préoccuper que de son propre itinéraire. Ce serait négliger que ce promeneur solitaire a, lui aussi, un autre but en tête que son cheminement. S'il n'a pas à prendre en compte la promenade comme activité sociale ou sociable, du moins a-t-il à coordonner sa trajectoire avec celle des piétons au milieu desquels il évolue ; de plus, il doit, de même que les couples de piétons, ménager à la fois cette coordination et son intérêt pour les vitrines.

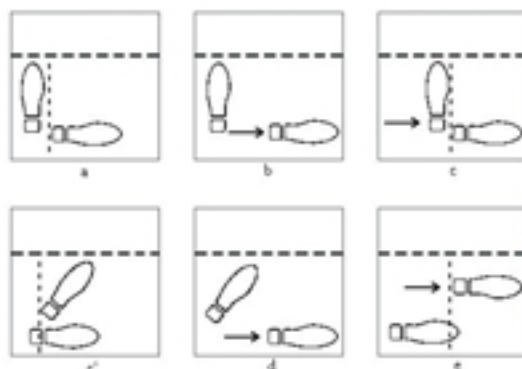


Figure 4

En observant par exemple les passants arrêtés devant la vitrine d'un joaillier, on peut voir que l'arrivée, la station et le départ aux abords de cette vitrine suivent un certain nombre de règles, qui forment un langage commun permettant de signaler leurs déplacements en un endroit plus densément fréquenté que le milieu de la rue. En particulier, les pieds expriment une logique très particulière (*Figure 4*). Globalement, les passants se déplacent latéralement devant la vitrine ; on peut appeler "amont" le point où ils abordent celle-ci, "aval" celui où ils la quittent. Or le pied situé "en amont" est perpendiculaire à la vitrine, comme si le passant se tenait face à elle (ce qui semble, de loin, être le cas), tandis que le pied situé "en aval" est parallèle à la vitrine, comme s'il continuait à descendre la rue. On peut donc distinguer un "pied observateur" et un "pied moteur". L'un appartient à l'attitude statique et contemplative, l'autre sert à avancer autant qu'à avertir. Lors du déplacement latéral du passant le long de la vitrine, le pied moteur avance le premier, puis est rejoint par le pied observateur qui ne dépasse jamais la hauteur du talon de l'autre (*Figure 4, séquence 1*). Les pieds ne se devancent donc pas à tour de rôle comme au cours de la marche. À mesure que le passant se désintéresse de la vitrine, ses pas se font plus longs et plus rapides (*Figure 4, séquence 2*). Le pied d'observation, qui faisait face à la vitrine, s'oriente progressivement dans le sens de la marche ; il se met à dépasser le niveau du talon du pied moteur. La reprise progressive de la marche, outre qu'elle exprime un résidu d'intérêt pour la vitrine, peut également être interprétée comme un message

prévenant l'entourage (accompagnateurs ou piétons "étrangers") de ses prochains déplacements.

Le passant considéré dans son autonomie porte donc également en lui les deux fonctions d'intérêt propre et de mobilité au sein d'un flux déjà distinguées chez un couple de promeneurs. Il est remarquable que cette double activité soit responsable d'une dissociation physique : deux pieds peuvent montrer, l'un l'absorption du passant dans l'observation d'une vitrine de bijoux, l'autre l'attention qu'il continue de porter à ses déplacements (et de ce fait à ceux des passants qui l'entourent). Ce partage des fonctions recoupe d'ailleurs très exactement celui souligné plus haut, au sein d'un couple, entre l'acteur qui s'occupe du couple comme relation interpersonnelle et celui qui se charge de son caractère véhiculaire. Un passant esseulé a donc lui aussi en ce lieu deux tâches à accomplir, l'une concernant son évolution dans un lieu de passage, l'autre ayant trait à un intérêt qui lui est propre et l'a conduit en ce lieu. Certes, il n'y est pas pour passer du temps avec un compagnon, mais il a en quelque sorte à s'accompagner lui-même : le passant qui avance guide celui qui regarde les vitrines au milieu de la foule, et celui que les vitrines intéressent invite l'autre à cesser un instant sa progression.

3. Regarder les vitrines ensemble : intérêt, assistance

Lorsqu'un couple de passants se dirige vers une vitrine et s'y arrête quelque temps, ses membres ne se comportent pas comme deux étrangers regardant une vitrine l'un à côté de l'autre. Leurs attitudes expriment, là encore, le lien particulier qui les lie. On peut d'abord remarquer que deux personnes s'arrêtant ensemble devant un magasin n'y ont pas le même degré d'intérêt. Elles peuvent se placer toutes deux face à la vitrine, appuyées sur des jambes opposées, ce qui tourne et incline légèrement leurs corps l'un vers l'autre ; mais généralement, leurs positions sont dissymétriques, comme le montre l'attitude d'un jeune couple devant une vitrine de téléphones portables (*Figure 5*).



Figure 5

La jeune fille est nettement placée face à la vitrine qu'elle examine (*séquence a*). Ses deux pieds sont parallèles à celle-ci, son torse légèrement penché en avant, le cou tendu. Celui qui l'accompagne regarde moins franchement la vitrine : son corps est porté en arrière, et ses pieds forment un V qui vient encadrer sa compagne. Il s'intéresse donc

moins au contenu de la vitrine qu'à l'intérêt qu'y porte la jeune fille. Le personnage du couple qui porte à la vitrine un intérêt direct et personnel sera désigné par le terme d'"intéressé", et l'intéressé indirect, qui regarde ce que lui montre le regard de l'autre, par celui d'"assistant".

Ces rôles ne forment pas un dispositif fixe, comme le montre l'échange de rôle lors des séquences *b* et *c*. En retirant le pied placé derrière la jeune fille, l'assistant semble motiver le mouvement de retrait de celle-ci. Elle redresse alors le buste, rompant le lien d'indicateur qu'elle entretenait avec la vitrine. Le jeune homme se place ensuite plus nettement face à la vitrine, et s'en rapproche ; dans le même temps, la jeune fille se tourne vers lui et adopte la position avec les pieds en V qui accompagne le report de son intérêt sur lui. Les rôles sont à ce moment inversés : le jeune homme, torse incliné vers la vitrine, y montre quelque chose à sa compagne, tandis que celle-ci se tient en retrait, attentive à son compagnon. La distinction entre intéressé et assistant ne recoupe donc pas celle opérée entre la fonction motrice et la fonction statique d'un couple. La fonction de l'intéressé n'est pas uniquement de motiver l'arrêt du couple devant une des vitrines, puisqu'il déambule devant celles-ci, et la fonction de l'assistant n'est pas uniquement de vaincre la tendance stationnaire, puisqu'il s'intéresse lui-même (plus ou moins, certes) à ce que recherche son compagnon ¹. Un possible échange verbal entre les deux piétons, notamment au moment du passage de relais, n'est pourtant pas indispensable : la succession des attitudes du couple équivaut à un dialogue corporel. À un premier "énoncé" de la jeune fille, qui par son attitude motive son intérêt pour un objet de la vitrine, succède une interrogation : en s'éloignant de la vitrine, elle demande son avis à son compagnon qui a lui-même indiqué qu'il sortait de son rôle de simple "auditeur". Ceci amène un second "énoncé" : la démonstration d'intérêt du jeune homme vient enchérir sur la première. Ce dialogue gestuel entre les deux composantes d'un couple étant assez complexe, il semble nécessaire de préciser les caractéristiques de chacun des discours.

a) La position d'intérêt

Le piéton le plus directement concerné par les vitrines abordées manifeste en premier lieu par sa gestuelle son immersion dans ce qu'il regarde. Il est à remarquer que son attitude varie en fonction de la nature de la vitrine. Le jeu de pieds étudié plus haut est propre au type

¹ Ceci pour éviter la sclérose des catégories d'"intéressé" et "assistant" en une caricature du mari patient accompagnant son épouse dans des courses qui ne le concernent absolument pas : en fait, un dialogue existe où les rôles s'échangent, et si l'on distingue bien un intéressé principal, celui qui l'assiste peut par moments faire sien son intérêt, il n'est pas strictement subordonné à l'orientation donnée par l'autre.

d'objets que contient celle d'un joaillier : petits et nombreux, ils sont répartis sur une vitrine longue et basse. Les passants doivent donc s'approcher et se pencher vers la vitrine, et se déplacer lentement le long de celle-ci, ce qui explique le curieux mélange d'arrêt et de déambulation souligné.

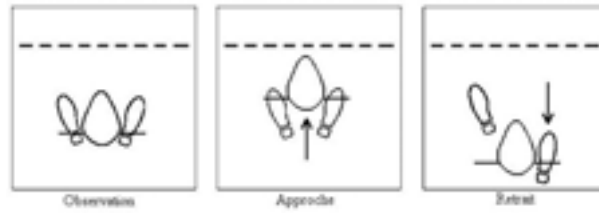


Figure 6

Les passants arrêtés devant la vitrine d'une cave à vins (*Figure 6*) suivent des règles sensiblement différentes. La vitrine contient des objets relativement gros, accompagnés de pancartes. Elle est par ailleurs plus haute que large. Le passant se campe à environ un mètre de la vitrine, les pieds formant un V ouvert vers celle-ci, la tête légèrement avancée par rapport à la ligne des épaules, les bras solidaires du corps. Dans ce cas, la station n'est pas déambulatoire. Le passant arrêté effectue un ou plusieurs mouvements de plongée du torse vers la vitrine, puis revient à sa posture initiale. La déprise de l'observation est rapide : le passant fait un grand pas en arrière, rejetant en même temps le torse vers l'arrière, et pivote sur le pied qu'il vient de déplacer pour reprendre sa route. L'arrêt devant cette vitrine et la sortie sont donc brusques : il n'y a pas de transition lente entre la marche et l'observation. De ce fait, les autres passants évitent l'espace entourant la vitrine, permettant son approche et le retour à la circulation.

Le troisième exemple met en relation les attitudes de deux femmes devant une vitrine de chausseur. Les modèles de la nouvelle collection sont disposés derrière une vitre, et quelques modèles de la collection précédente exposés à des prix promotionnels sur des étagères extérieures. La première passante s'arrête face à la vitre, les pieds presque parallèles, le torse faiblement incliné. Ses bras pendent de chaque côté de son corps, légèrement écartés ; sa main droite se crispe et s'ouvre tour à tour. Après quelques instants d'immobilité, elle ne rentre pas dans la boutique, et commence une série de gestes : elle sort ses lunettes de la main droite, ramène de la main gauche ses cheveux derrière son oreille, enlève de la main droite une barrette qu'elle remet après avoir de nouveau passé la main dans ses cheveux. Elle accomplit ces gestes distraitemment, en continuant à scruter la vitrine. À la fin de cette séquence, elle repart, les bras à nouveau le long du corps, les mains à demi-fermées. La seconde passante s'arrête devant la vitrine, puis se dirige vers les modèles exposés à l'extérieur. Elle adopte au départ la même posture que celle de la première femme, face aux chaussures et les bras ballants.

Mais lorsqu'à son tour elle sort ses lunettes de sa poche, c'est pour saisir et manipuler plusieurs articles, qu'elle repose avant de s'en aller. La première femme, sans avoir l'intention d'entrer dans la boutique, observe des objets hors de portée. On peut penser que le maximum de son intérêt pour la vitrine, et de son absorption dans celle-ci, est atteint lorsque commence le ballet de ses mains. Son corps, précédemment contraint par les nécessités de la marche, se relâche ; c'est à ce moment que son attitude se rapproche le plus du repos. En outre, l'attitude de la seconde femme suggère que les gestes erratiques des mains de la première sont un palliatif de la manipulation qu'elle ne peut effectuer.

Chaque type de vitrine définit une zone d'influence où s'exercent des règles qui lui sont propres. Il n'y a pas de comportement type de l'intéressé : un passant devient intéressé lorsqu'il obéit aux règles d'observation de la vitrine devant laquelle il s'est arrêté. À ce moment, il crée avec celle-ci une relation particulière, au profit de laquelle il abandonne les préoccupations liées à la déambulation. L'attitude "intéressée" inclut de ce point de vue aussi bien le piéton solitaire que le membre d'un couple attiré par une vitrine. Elle a deux applications. D'une part, quel que soit l'"idiolecte"¹ propre à une vitrine, le passant qui l'adopte manifeste son appartenance à ce lieu. Ses attitudes gestuelles s'adressent à l'entourage au présent pour se réserver une place dans un espace cohérent². D'autre part, le passant, par cette gestuelle, s'exprime également au futur pour prévenir de ses déplacements. Les messages implicites de l'intéressé marquent donc, là encore, une ambivalence de l'activité du piéton, qui est à la fois stationnaire (en tant qu'il s'arrête devant une vitrine) et ambulant (en tant qu'il se déplace le long de la vitrine et dans la rue). Si la gestuelle de l'intéressé constitue un message pour l'assistant comme pour tout l'entourage, certaines de ses composantes lui sont plus précisément destinées. Devant la vitrine du joaillier par exemple, la dissociation entre le pied observateur et le pied moteur semble refléter la répartition des tâches au sein de l'unité véhiculaire à deux.

L'intéressé peut enfin explicitement envoyer à l'assistant des messages pour le faire attendre sans (trop) l'impatienter. Un couple passe devant une agence de voyages, en se tenant par le bras ; la femme est interpellée par une pancarte située de son côté. Après avoir tourné la tête, elle effectue un pas latéral qui lui permet de prendre du recul pour mieux voir, sans quitter le bras de son compagnon. Elle le lâche ensuite pour faire un grand pas en arrière, prenant alors une position

¹ On peut considérer que chaque vitrine associe à un espace particulier le langage qui lui est propre.

² Sur cette question du déplacement solitaire en ville comme privatisation de l'espace public, voir Lyn H. Lofland, 1985. *A World of Strangers. Order and Action in Urban Public Space*, Prospect Heights, Il. : Waveland Press (1^e éd. : 1973).

acrobatique : en appui sur le pied reculé, tournant la tête pour lire de biais la pancarte, elle conserve près de son compagnon un pied qui ne repose plus que sur le talon et pointe vers l'avant, comme si elle était sur le point de reprendre le parcours interrompu. Le message est explicite : « *Je m'arrête, mais je suis prête à repartir* ». L'intéressée, par son attitude, maintient l'ambiguïté en suggérant un départ imminent, mais s'arrête suffisamment longtemps pour que l'assistant adopte une attitude d'attente. Elle peut alors se tourner franchement vers la vitrine de l'agence, ou même entrer dans celle-ci. L'attitude de l'intéressé ne constitue donc pas uniquement une information sur son propre comportement, mais modèle également celle de l'assistant par des propositions et des injonctions ; d'où la nécessité d'une réponse du partenaire.

b) La position d'assistance

La comparaison (Figure 7) entre les postures d'une personne qui observe réellement une vitrine (*b*) et celle d'une personne qui feint l'intérêt (*a*) permet de déterminer les caractères de la position d'assistance. L'attitude *a*, avec le torse basculé vers l'arrière, le ventre en avant et les épaules voûtées, les bras dégagés du corps et le regard mobile, est ouverte, c'est-à-dire tournée vers autre chose que la vitrine. Au contraire, dans l'attitude *b*, le torse penché vers la vitrine, les bras solidaires du corps et la nuque rigide du passant constituent des signes visant à dissuader toute interruption de son observation. Lors de l'arrêt d'un couple devant une vitrine, l'assistant adopte l'attitude *a* : lançant des regards d'appel vers son compagnon, il guette ses messages. Il surveille plus son corps que le passant intéressé, aliéné à l'observation de la vitrine ; il est donc plus disponible pour le déplacement.

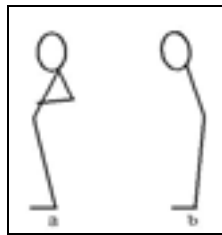


Figure 7

Une fois mis en état d'attente par l'intéressé, l'assistant adopte une attitude réceptive par rapport à celui qu'il accompagne, mais également par rapport à l'environnement. Son regard balaye un champ plus large que celui de l'intéressé, il maintient le lien entre l'espace particulier de la vitrine et l'espace plus large de la rue. Portant une attention moins intense à la vitrine, il reste ainsi ouvert à l'environnement. Cette différence entre l'assistant et l'intéressé, de même que la différence entre les bornes d'une pile, est source d'une dynamique interne au couple : les

messages émis par l'assistant ont pour fonction de faire avancer l'action, tandis que l'intéressé renforce la tendance stationnaire. Le rôle de l'assistant lors de l'arrêt devant une vitrine n'est donc pas passif : il apporte un intérêt second ou un appel vers l'extérieur. On peut attribuer à son "discours" corporel une caractéristique majeure : il déroge aux règles d'observation de la vitrine devant laquelle il est arrêté, s'apparentant en cela aux passants qui effectuent une "station-prétexte" où la vitrine ne sert qu'à se donner une contenance, par exemple pour mettre des gants, manger ou vérifier sa tenue. En revanche, l'assistant respecte des règles de communication au sein du couple qu'il forme avec l'intéressé : son attitude n'est pas uniquement dés-intéressée, elle constitue soit une proposition, soit une réponse.

4. Arrêt et déambulation

Il reste à faire le lien entre les deux activités, propres à une rue piétonne, autour desquelles s'établissent les relations entre passants. Pour s'en tenir aux couples de piétons, au sein desquels la communication est plus explicite qu'entre les passants seuls et leur environnement ¹, il faut distinguer les couples en déambulation, où un partage s'effectue entre celui qui entretient la convivialité et celui qui dirige la trajectoire en fonction des obstacles, et les couples arrêtés devant une vitrine, qui mettent cette fois en jeu un passant intéressé par la vitrine, et l'autre intéressé par son compagnon. Peut-on réduire ces deux figures des relations de communication entre piétons à une seule ? Ce serait largement abusif. La fonction motrice du couple en déambulation, par exemple, ne peut être attribuée en propre à aucun des membres du couple à l'arrêt : si l'intéressé conduit les déplacements en fonction de ce qu'il cherche, l'assistant influence aussi le parcours du couple car il reste plus proche du moment ambulateur de celui-ci. De plus, les rôles peuvent s'échanger d'une vitrine à l'autre.

Plutôt que de définir la marche et l'observation comme deux activités distinctes d'une même unité véhiculaire (constituée par un piéton ou plusieurs), il vaut donc mieux parler de deux tendances d'une même activité. Une personne qui suit une allée piétonne et commerçante n'alterne pas deux comportements. Elle n'a qu'une occupation, qui allie

¹ La relation de communication au sein d'un couple n'est pas réductible bien entendu à celle existant entre un solitaire et les piétons qui l'environnent. Un groupe a une activité spécifique de *togetherness* (sur cette notion, voir A. Lincoln Ryave and J. N. Schenkein, 1974. « Notes on the art of walking ». In Roy Turner. *Ethnomethodology*. Penguin modern sociology readings, pp. 265 à 275, et E. Goffman. *Op. cit.*, t. 2, pp. 285-286). Une analogie s'établit cependant au niveau des comportements observés ici, à savoir le mélange entre l'attention portée à la déambulation et un intérêt annexe.

un versant ambulateur et un versant observateur. Ces deux tendances du lèche-vitrines ont leurs territoires : à l'une appartient le milieu de l'allée, à l'autre des espaces en forme de demi-cercles définissant l'aire d'influence d'une vitrine ¹. Elles ont leurs langages propres : la communication dans le cadre de la déambulation vise à former une unité véhiculaire à plusieurs ou, ce qui constitue un élargissement du même procédé, à se déplacer en fonction des autres piétons ; dans le cadre de l'arrêt, elle vise à tenir compte d'un compagnon alors même que l'intérêt va à un autre objet. L'activité propre à un lieu piéton et commerçant allie donc deux organisations et deux fonctionnements distincts, mais toujours simultanés. Dans le cas de la déambulation, cette tendance prédomine ; dans le cas de la station, c'est la tendance observatrice qui prend le dessus. Mais la tendance symétrique est constamment présente de façon souterraine, prête à prendre le relais. Les deux divisions fonctionnelles du couple ne se recoupent donc pas, mais se multiplient : dans la transition entre la marche et la station par exemple, chacun des membres du couple ambulatoire adopte l'un des rôles du couple observateur, sans que l'attribution des tâches soit prédéterminée.

Cette étude est une tentative de mettre en lumière les mécanismes de communication qui rendent possible la marche en rue, seul ou à plusieurs. La complexité de ces procédés répond à l'ambiguïté du lieu, longue coulée piétonnière appelant à la fois à suivre son cours rapide et à se laisser dériver vers ses rives attrayantes. Ainsi, les piétons oscillent entre la trajectoire suivie et le but poursuivi, qui peut être de faire un achat ou de passer du bon temps. Les messages corporels rendent lisibles les intentions et la disponibilité de chacun. Mais la navigation dans ces eaux mouvantes ne demande pourtant pas de don particulier. C'est un talent naturalisé, aussi évident pour l'homme des villes que sa langue maternelle, qui lui permet de se maintenir sur l'arête, entre la marche et le repos, entre l'intérêt et l'attente, et de se diriger sans troubler le « *code de circulation* » ² parmi ses semblables ³.

¹ D'un point de vue socio-géographique, les catégories de centre et périphérie sont difficilement applicables : les bords de la rue sont périphériques pour l'activité ambulatoire ; pour l'observateur arrêté, le milieu de la voie est une marge.

² Erving Goffman, p. 103. *Op. cit.*, t. 2.

³ La présente étude porte, malgré un effort de généralisation, sur le milieu lyonnais ; mais il serait sans doute intéressant d'étudier les variations des comportements piétonniers selon les lieux, comme autant d'idiolectes. Voir à ce sujet l'étude de Jean-François Augoyard (1979), *Pas à pas. Essai sur le cheminement quotidien en milieu urbain*. Paris : Seuil, 185 p., sur la cité de l'Arlequin à Grenoble.